Extrait de la publication

Extrait de la publication

Une étoile mystérieuse

Extrait de la publication

Du même auteur

FM : la folle histoire des radios libres
(avec Annick Cojean)
Grasset, 1986

Le Talmud et la République.
Enquête sur les juifs français
à l'heure des renouveaux religieux
(avec Édouard Waintrop)
Grasset, 1991

Extrait de la publication

Frank Eskenazi

Une étoile mystérieuse

Éditions du Seuil
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

ISBN 978-2-02-112138-4

© Éditions du Seuil, octobre 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Tout a été. Tout de nouveau arrive. Reconnaître, seul instant doux au cœur !

Ossip Mandelstam, *Tristia*

Toute vie est un mensonge et seul sera vrai le récit que j'en ferai.

F. E.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Un

J'aime à penser que tout a commencé à Paris, dans une rue banale et assez sinistre. Dans un de ces quartiers modestes de l'Est parisien, que je ne quitterai jamais vraiment. Traversée par l'ancienne voie ferrée de la gare de la Bastille, elle offre en son centre une grande arche en meulière sur laquelle passaient les trains et où nous nous abritons les jours de pluie. À la sortie des cours, je remonte ainsi la triste rue Rottembourg avec des copains. Cette rue qui s'échappe du boulevard Soult pour rejoindre l'avenue du Général-Michel-Bizot m'aura vu grandir. De la sixième à la terminale, je l'ai arpentée pour aller au lycée Paul-Valéry et pour rentrer chez moi. Comme un serpent, j'y ai laissé, en me tordant les chevilles ou dans les cafés, plusieurs de mes peaux. J'y suis entré à onze ans, le cartable sur les épaules, j'en suis sorti à dix-sept, une Camel filtre aux lèvres.

Comme chaque jour, nous nous raccompagnons les uns les autres jusque devant nos

Extrait de la publication

immeubles. C'est moi qui habite le plus loin, il me faut gagner la porte de Charenton, et je finis toujours mon trajet seul. Il y a Corinne, François, Patrick. J'ai douze ans. On chahute en s'interpellant par nos noms de famille. François me pousse et crie fort mon nom. Un vieil homme qui passe à notre hauteur s'arrête.

« Eskenazi ? Qui est Eskenazi ? »

Je suis interloqué, je ne l'ai jamais vu, je le trouve terrifiant et magnifique. Il a un visage si ridé, tellement fatigué.

« C'est moi. »

Ses yeux s'agrandissent et m'avalent.

« Eskenazi, tu es catholique ? »

Est-ce que je suis catholique ? Non. Ça au moins, je le sais. Je ne peux me défaire de ses yeux. En silence, je secoue la tête. Son sourire dévore tout. Ses yeux sont mouillés. Il tend la main et me caresse la joue. Moi qui ne manque pas d'amour, on m'a rarement touché de façon aussi aimante.

« Tu es juif. »

Sa voix crécelle et s'épuise. Son visage est un bonbon, un gâteau. À bout de souffle, sa présence est si fragile et enveloppante, diluée, presque odorante. Doucement, il retire sa main et reprend son chemin.

Je suis juif, il faut le croire, mes parents me l'ont toujours dit. Mais je ne sais pas du tout ce que ça peut signifier. Chez moi, on est juifs de père en fils. Être juif est un état de choses que l'on m'a collé sans me demander mon avis.

Le vieil homme ne m'a rien *dit* non plus de ce que cela signifiait. Et pourtant, oui, une transmission, enfin. Avec elle, ces deux mots, *être juif*, prennent pour la première fois une sorte de contenu. Ainsi, il est possible qu'une personne que je n'ai jamais vue, et que je ne reverrai jamais, se sente liée à moi parce que je suis juif. Il l'est donc aussi. Ainsi, ce n'est pas qu'un mot, il s'agit de quelque chose de bien plus mystérieux qu'un mot. Une densité, une promesse aussi, celle de devenir vieux et beau, comme une responsabilité. Je suis responsable de cette caresse, et d'autant plus qu'elle m'a été donnée parce que j'étais non pas quelqu'un, mais quelque chose dans ce quelqu'un. Mais quoi ? Je n'ai pas osé lui poser la question.

Je regarde sa silhouette qui s'évapore doucement au bout de la rue. Il faut que je trouve avant qu'il disparaisse, sans quoi le lien sera rompu. J'ai l'habitude de ce genre de pari : si je marche sur le bord du trottoir sans jamais mettre un pied sur la chaussée, mon père va guérir ; si les

Extrait de la publication

trois prochaines voitures sont blanches, j'aurai le droit de voler l'une des petites épées de Tolède avec lesquelles Tante Rose pique les olives ; si je fais plus de dix pas les yeux fermés sans me cogner, maman voudra bien que je n'aille pas à la piscine lundi matin. Mais quoi, mais quoi, mais quoi ? Il n'est plus qu'un point au bout de la rue.

« Qu'est-ce qu'il t'a dit, le vieux ? » me demande François.

François, rouquin, joufflu comme moi, toujours rieur.

« Il m'a dit : "Sauras-tu en faire autre chose qu'un mot ?" »

Plus que tout autre, le vieil homme m'a fait juif. Chaque fois que j'ai vu, bien plus tard, la photo de Vladimir Jankélévitch, j'ai pensé à lui.

Extrait de la publication

Deux

Tous les dimanches à midi, nous mangions à la maison des entrecôtes avec des frites. Je devais avoir neuf ans, nous étions encore dans l'appartement clair de la rue Boursault, dans le XVIIe arrondissement. Mon père m'emmenait faire les courses le matin. Pour moi, il était la France à lui tout seul ; bien manger, bien boire, regarder les filles. « Tu vois celle-là ? C'est pas un cul qu'elle a, c'est une maison de campagne. » A noir, E blanc… voyelles. Il était une personne tout en façade, comme sans intérieur. Costaud, arborant de grosses moustaches. Il m'a appris le plaisir du marché, du badinage avec les commerçantes. Maman faisait les frites, en deux bains, dans la vieille friteuse rouge. Nous ne passions jamais à table avant quatorze heures. La radio, dans le salon, toujours allumée sur Europe N° 1. Les repas étaient joyeux, mais pas ce dimanche. Nous écoutions une émission qui faisait pleurer ma mère. C'est le premier souvenir précis que

Extrait de la publication

je conserve d'elle. Ses grands yeux simplement soulignés d'un trait de khôl qui pleurent sous une épaisse chevelure brune. Voir pleurer sa mère est assez paniquant. Mais cela vaut mieux que de la savoir pleurer en cachette. Je n'y comprenais rien. L'émission parlait de la guerre. Mon père expliquait, surtout à Marco, mon grand frère, ce qui s'était passé. Je ne retins qu'une seule phrase, dite par maman entre ses larmes : « Ils ont brûlé les juifs. » Longtemps, j'ai cru qu'on avait jeté des hommes, des femmes, des enfants *vivants* dans le feu. Comment était-ce possible ? Être juif, cela voulait dire qu'on pouvait vous jeter vivant dans les flammes ?

En sixième, j'étais copain avec Jean-Michel Maytraud. Il était fort et bagarreur, une gueule de petite frappe. Je n'aurais pas pu choisir plus antinomique. Son père était policier. Le mien m'avait fait comprendre, en s'emportant une fois de plus, qu'il m'interdisait de fréquenter un « fils de flic ». Roger était un communiste à la dérive. Il avait rejoint le Parti à la Libération, à dix-sept ans, et les flics ne pouvaient être que les assassins de la manif de Charonne en 1961 au cours de laquelle l'une des camarades du quartier, qui manifestait contre l'Algérie française avec lui, était morte dans les escaliers du métro.

Extrait de la publication

« Comment est-elle morte ? » « Le crâne fracassé par les grilles autour des arbres que jetaient les flics sur eux, et piétinée par la foule qui voulait fuir. » Maytraud me fascinait, il y avait chez lui quelque chose d'irrémédiablement *français*. Il était solide, crâneur, appliqué mais mauvais élève. Un air campagnard, comme mes copains en Anjou, dont les parents moissonnaient le blé en été ou travaillaient dans les vignes. Je m'asseyais près de lui avec prudence, comme les enfants, parfois, près d'un gros insecte, intrigués et craintifs.

Mais un jour, en cours, tandis que la classe était particulièrement silencieuse, Maytraud se pencha vers moi, chuchotant : « Alors, les juifs, vous vous êtes fait griller le cul à Auschwitz ? » Ç'avait été plus fort que lui. Sans doute s'était-il suffisamment retenu comme ça. Nous formions un drôle de couple : un enfant antisémite, un enfant juif. Les deux le sont par apprentissage. Dans le silence de la classe travailleuse, j'eus honte, sans savoir de quoi. Je bafouillai : « Ben… n'importe quoi ! », sans oser le regarder dans les yeux. Encore cette histoire de juifs que l'on brûle. Comment grandir avec ça ?

Souvent, mon frère ou moi dormions chez Tante Rose, qui, maintenant que nous vivions dans le XIIe, n'habitait pas loin, derrière la place

Extrait de la publication

Daumesnil. Tante Rose n'était pas ma tante mais celle de mon père. C'était une vieille Turque délicieuse, grande et délurée, ne cachant pas son attrait pour les hommes, son manque d'homme depuis que l'oncle Jacques était mort. Il flottait autour d'elle un parfum de sensualité fanée. Elle était ma troisième grand-mère. Tante Rose venait de Salonique, arrivée en France dans les années vingt. Elle avait cette douceur un peu flétrie des vieilles dames, et un caractère d'une liberté absolue.

Elle me confiait parfois une mission gênante, mais qui tissait entre nous un lien qui me flattait. Nous allions à la petite librairie près de chez elle et je devais la suivre, une pièce de monnaie dans la poche. Nous faisions semblant de ne pas nous connaître. Elle achetait *Ici Paris* et *France Dimanche*. Puis, à mon tour, je demandais *Minute*. Ce journal d'extrême droite lui répugnait et elle ne voulait surtout pas que le libraire puisse la soupçonner de lire ce torchon, ni que je le lui passe dans la rue et qu'on la croise avec ça à la main. « Je sais que ce sont des salauds et ils détestent les juifs. Mais ils disent des choses sur la politique qui sont vraies. » Rose avait du tempérament et une générosité qui semble raconter une autre époque. « Quand tu es dans le métro en face d'un

Extrait de la publication

Africain, tu dois lui sourire. Être plus gentil avec lui qu'avec les autres. Parce que personne ne leur sourit jamais et ils sont loin de chez eux. »

Le samedi après-midi, Rose jouait au poker chez elle avec ses copines, vieilles juives de Turquie ou d'Égypte. Il y avait toujours des cartes chez Tante Rose, et des jetons. Autour d'elle, les Tantes : Tante Piade, Tante Fortune… Elles fumaient des Royale menthol ou des Kent. Elles parlaient sans cesse et riaient si bien que je ne comprenais pas si le poker était un jeu sérieux ou non. Elles parlaient *judyo*, une langue suave et roucoulante que j'ai toujours entendue, langue secrète venue des juifs d'Espagne, qu'utilisaient mes parents quand ils ne voulaient pas que l'on perçoive, mon frère et moi, les ennuis d'argent, de travail ou de famille. Entendre du *judéo-espagnol* au milieu du français nous faisait encore plus dresser l'oreille.

J'aimais venir passer la nuit chez Tante Rose. Contrairement à nous, elle avait la télé et m'achetait toujours des MaronSui's pour le dessert. Elle aimait nous avoir à tour de rôle mon frère et moi, mais ne savait pas quoi faire avec nous. Son fils l'appelait deux fois par jour, à heure fixe, pour qu'elle puisse entendre sa voix, pour lui dire que tout allait bien. Depuis la mort de l'oncle Jacques, cet homme charmant et distrait, nos

parents nous envoyaient chez elle pour meubler sa solitude. C'est nous qui gardions Tante Rose et non l'inverse.

Après le dîner, nous nous mettions chacun dans notre fauteuil dans la lumière bleue des images noir et blanc. C'est là que le piège s'est refermé. J'étais désarmé : la télévision chez ma tante étant toujours allumée, de *Midi Première* à *L'Académie des 9*, je ne pouvais supposer qu'elle puisse me vouloir du mal. Le téléfilm, ce soir-là, retraçait l'organisation de la Solution finale, mais au milieu des scènes de fiction auxquelles je ne comprenais rien surgirent soudain des images d'archives, filmées par l'armée allemande, de centaines de cadavres squelettiques, charriés au bulldozer, entassés dans une fosse. Images de camps d'extermination sans paroles, dans le silence de la nuit bleue. Ma tante Rose pleurait, je me réfugiai dans mon lit.

Ce fut ma première nuit blanche. J'avais si peur que je n'osais fermer les yeux. Plus que terrifié, j'étais abandonné. Il arrive parfois que l'on sache absolument qu'un événement, un récit, un témoignage, une image, est exactement fait pour s'emboîter en nous. Comme s'il n'avait été conçu que pour cette rencontre. Il arrive que l'on sache qu'il sera inutile de tenter de s'en défaire.

Extrait de la publication

Il arrive même qu'il soit impossible de démêler qui, de l'image ou de nous, a créé l'autre. Nous nous étions enfin rejoints.

Depuis mon lit aux draps trempés, après des heures de veille et de pleurs silencieux, je vis le jour se lever avec soulagement. J'avais vécu des heures d'angoisse atroces, de ces heures qui n'appartiennent qu'à l'enfance, qui seule sait faire d'un moment de solitude un lieu d'apprentissage ou de perte absolue. Le nez collé à la fenêtre, j'entendis le premier autobus passer boulevard de Reuilly. Les grilles du Codec en bas s'ouvrir et le camion livrer le lait. J'étais un enfant perdu et le monde m'a fait du bien. Il tourne, il est vaste, il sauve. La société a conçu le bulldozer comme le moyen le plus pratique, et sûrement le plus économique, pour charrier des cadavres en grand nombre d'un endroit à un autre. Le monde, lui, offre à chacun la possibilité de cicatriser. J'aurais tant voulu pouvoir détester ma tante Rose, la rendre responsable de ces milliers de cadavres déchargés sur le seuil de ma vie.

L'expérience m'avait laissé à bout de souffle, incapable de partager ces visions terrifiantes, d'interroger qui que ce soit. Des corps, des corps si maigres, si blancs, par dizaines, déplacés au bulldozer d'un amas vers la fosse. Ces images

portent en elles-mêmes la garantie du silence : n'en parle pas ou tu feras pleurer ceux que tu aimes. Elles se sont recroquevillées en moi, en un sac si lourd, si vivant, et surgissent régulièrement pour des projections privées. Ma famille vivait avec des secrets ne jaillissant que dans les larmes, jamais dans les mots. Des secrets au bord du cœur, à s'étouffer. Je compris que je faisais partie d'une histoire bornée d'un horizon nocturne.

Je me retourne, des cadavres.

J'ai grandi dans l'après-guerre, ce que personne ne m'avait dit.

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC (16)
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2013. N° 112138 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication

Extrait de la publication